

Le circuit de la conversation

Du Grandval, ce 20 octobre [1760]

[...]

Dans ces occasions quel est le parti du bon sens ? Celui, mon amie, que nous avons pris : quoi que les optimistes nous disent, nous leur répliquerons que si le monde ne pouvoit exister sans les êtres sensibles, ni les êtres sensibles sans la douleur, il n'y avoit qu'à demeurer en repos. Il s'étoit bien passé une éternité sans que cette sotise-là fût.

Le monde, une sotise ! Ah ! mon amie, la belle sotise pourtant ! C'est, selon quelques habitants du Malabar, une des soixante-quatorze comédies dont l'Eternel s'amuse.

Leibnitz, le fondateur de l'optimisme, aussi grand poète que profond philosophe, raconte quelque part¹ qu'il y avoit dans un temple de Memphis une haute pyramide de globes placés les uns sur les autres² ; qu'un prêtre, interrogé par un voyageur sur cette pyramide et ces globes, répondit que c'étoient tous les mondes possibles, et que le plus parfait étoit au sommet ; que le voyageur, curieux de voir ce plus parfait des mondes, monta au haut de la pyramide, et que la première chose qui frappa ses yeux attachés sur le globe du sommet, ce fut Tarquin qui violoit Lucrèce.

Je ne sais qui est-ce qui rappela ce trait que je connoissois et dont je crois vous avoir entretenu.

C'est une chose singulière que la conversation, surtout lorsque la compagnie est un peu nombreuse. Voyez les circuits que nous avons faits ; les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites. Cependant, comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation ; mais il seroit quelquefois bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates. Un homme jette un mot qu'il détache de ce qui a précédé et suivi dans sa tête ; un autre en fait autant, et puis attrape qui pourra. Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple ; l'or est jaune, la soye est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la paille est jaune ; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas ? La folie, le rêve, le décousu de la conversation consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune. Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. Il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon du

1 Leibniz, *Théodicée*, 1710, §§ 405-417.

2 Leibniz part du voyage de Sextus Tarquin à Delphes, où Tite-Live raconte qu'il consulta Apollon pour savoir qui hériterait du trône de Tarquin le Superbe, son père. Tarquin est en fait le dernier roi de Rome, et le viol de Lucrèce par son fils Sextus précipitera la révolution de 509 et l'instauration de la république par Brutus. Leibniz imagine qu'Apollon annonce à Sextus sa destinée : celui-ci, révolté, pousse le voyage à Dodone, pour demander à Jupiter une autre vie. Jupiter demande à Sextus de renoncer à Rome s'il ne veut pas être méchant et malheureux. Sextus ne peut s'y résoudre et accomplit son horrible destin. Théodore, le prêtre de Jupiter, ne comprend pas pourquoi Jupiter a conçu pour Sextus une destinée aussi ignoble : « Mais vos fidèles adorateurs sont étonnés ; ils souhaiteraient d'admirer votre bonté aussi bien que votre grandeur ; il dépendait de vous de lui donner une autre volonté. » Jupiter conseille alors à Théodore d'aller consulter Pallas sa fille à Athènes. Dans le temple de celle-ci, Théodore fait un rêve : Pallas lui montre le Palais des Destinées, dont chacun des « appartements » constitue un des « mondes possibles ». « Les appartements allaient en pyramide » ; tout en haut, l'« appartement suprême » est « le vrai monde actuel », dans lequel Sextus Tarquin viole Lucrèce : « Le crime de Sextus sert à de grandes choses ; il en naîtra un grand empire, qui donnera de grands exemples. » Sans le viol de Lucrèce, Rome n'aurait pas fourni des exemples de vertu au monde entier.

soleil. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter ! et moi-même, peut-être, dans ce moment.

Le mot de viol lia le forfait de Tarquin avec celui de Lovelace. Lovelace est le héros du roman de *Clarisse*, et nous voilà sautés de l'histoire romaine à un roman anglais³. On disputa beaucoup de *Clarisse*. Ceux qui méprisoient cet ouvrage le méprisoient souverainement ; ceux qui l'estimoient, aussi outrés dans leur estime que les premiers dans leur mépris, le regardoient comme un des tours de force de l'esprit humain. Je l'ai : je suis bien fâché que vous ne l'ayez pas enfermé dans votre malle. Je ne serai content ni de vous ni de moi que je ne vous aie amenée à goûter la vérité de *Paméla*, de *Tom-Jones*, de *Clarisse*, et de *Grandison*⁴.

Il s'est dit et fait ici tant de choses sages et folles, que je ne finirois pas si je ne rompois le fil pour aller tout de suite à deux petites aventures burlesques dont je ne scaurois vous faire grâce, quoique je sache très bien qu'elles sont puériles et d'une couleur qui ne revient guères à la situation d'esprit où vous êtes.

Nous sommes tous logés au premier, le long d'un même corridor ; les uns sur la cour d'entrée et les fossés, les autres sur le jardin et la campagne. Oh ! chère amie, combien je suis bavard « Ne pourrai-je jamais », comme disoit Mme de Sévigny, qui étoit aussi bavarde et aussi gloutonne, quoi ! « ne plus manger et me taire ! »

Le soir nous étions tous retirés. On avoit beaucoup parlé de l'incendie de M. de Baguville, et voilà Mme d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon ; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend ; et, comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles, et sort de sa chambre en corset de nuit et en chemise, une petite lampe de nuit à la main. Elle descendoit l'escalier lorsque M. Le Roy, qui veille d'habitude, et qui s'étoit amusé à lire dans le salon, remontoit ; ils s'aperçoivent. Mme d'Aine se sauve, M. Le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui la saisit par le milieu du corps, et qui la baise ; et elle qui crie : *A moi ! À mon secours !* et les baisers de son ravisseur l'empêchaient de parler distinctement. Cependant on entendait à peu près : *A moi, mes gendres ! s'il me fait un enfant, tant pis pour vous.* Les portes s'ouvrent ; on passe sur le corridor, et l'on n'y trouve que Mme d'Aine fort en désordre, cherchant sa cornette et ses pantoufles dans les ténèbres ; sa lampe s'étoit éteinte et renversée, et notre ami s'étoit renfermé chez lui.

Je les ai laissés dans le corridor, où ils faisoient, encore à deux heures du matin, des ris semblables à ceux des dieux d'Homère, qui ne finissoient point, et qui en avoient quelquefois moins de raison ; car vous conviendrez qu'il est plus plaisant de voir une femme grasse, blanche et potelée, presque nue, entre les bras d'un jeune homme insolent et lascif, qu'un vilain boiteux, maladroit, versant à boire à son père et à sa mère après une querelle de ménage assez maussade⁵. C'est la fin du premier livre de l'*Illiade*.

3 *Clarisse* de Richardson est publiée à Londres en 1749 et traduite par Prévost en 1751.

4 *Tom Jones* est un roman de Henry Fielding. Il paraît comme *Clarisse* en 1749. Son premier roman, *Joseph Andrews* (1742), était une parodie de la *Paméla* de Richardson (1740). *L'Histoire de Sir Charles Grandison*, le troisième roman de Richardson, paraît en 1753.

5 A la fin du chant I de l'*Illiade*, Zeus et Héra se querellent sur l'issue à donner à la guerre de Troie : Héra, qui défend les Grecs, soupçonne Zeus d'avoir été circonvenu par la belle Thétis, la mère d'Achille, et de favoriser au bout du compte les Troyens. Leur fils Héphaïstos, le forgeron boiteux, rétablit la concorde en leur donnant à boire du nectar, qui suscite le rire inextinguible, *asbestos gelós* : ἀσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν

Cette aventure a fait la plaisanterie du jour. Les uns prétendent que Mme d'Aine a appelé trop tôt, d'autres qu'elle n'a appelé qu'après s'être bien assurée qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'elle eût tout autant aimé se taire pour son plaisir que de crier pour son honneur ; et que sçaise-je quoi encore ?

Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. Babelon, t. I, p. 246